

Aimez! me disiez-vous (j'ai retenu cela!)
Et j'ai dit : Pourquoi faire ?
Rien ne dure ici-bas, hors le chagrin qu'on a,
Et c'est trop de misère.

Hors le chagrin qu'on a, soi-même aimant toujours,
De n'être plus aimée !
Les serments éternels d'éternelles amours
Passent comme fumée !

Tout meurt d'avoir vécu! toute chose n'est plus
Sitôt qu'elle commence !
Mieux vaut prendre son coeur, et, piétinant dessus,
L'écraser en silence. (4)

Malvina Blanchecotte n'a rien gagné à être étiquetée ouvrière-poète. Sa poésie n'est pas descriptive, elle ne nous parle pas de couture, elle ne nous entretient pas de ses déboires quotidiens. Elle échappe aux petites misères du monde par le portique du rêve, en cela, et parce qu'elle l'a su exprimer bellement, elle est un vrai poète à part entière :

Ce rêve où je m'enfermerai
Sera ma dernière demeure;
Jusqu'à ce qu'à la fin je meurs,
Désespérément j'en vivrai!



(4) Les Militantes, Pièce XXXVIII



MADAME AUGUSTE PENQUER

Un Poète heureux

Léocadie Hersent est la femme de ses admirations. Elle s'efface derrière elles. Poète, elle s'efface derrière le nom de son mari; M. Auguste Penquer, médecin, ancien maire de Brest, bon père et bon époux. Elle signe Mme Auguste Penquer, ou Léocadie Penquer; par confusion on la trouve souvent nommée Augusta Penquer.

Elle naquit au château de Kérouartz près de Lannilis dans le Finistère, en 1827. Elle était la petite-fille du baron Vabre, général d'empire. Ses parents l'élevèrent dans le respect des grands modèles. Elle fut religieusement habituée à mettre Dieu avant tout et répétait avec son ami parnassien Achille Millien :

Gloire à Dieu qui créa tant de magnificence
Dieu seul est grand.

Mme Penquer est l'image de la fidélité, de l'obstination bretonne. Elle ne dévia pas d'un pouce d'une religion profondément enracinée dans une tradition forte. Elle la retrouvait dans la noble prose de Chateaubriand que ses parents lui apprirent à aimer. Ce fut surtout le vers aérien des Harmonies religieuses qui l'émut.

Elle eut une dévotion sans borne pour le "cygne de Macon", avec lui elle ajouta, Beauté à la trinité théologique : Foi, Espérance, Charité. Elle Présente son premier essai : Les Chants du Foyer au poète des Méditations qui s'y reconnut : "Je lançais, dira-t-elle un esquif si fragile sur une mer si hérissée d'écueils, que je pensai qu'il me fallait un phare : M. de Lamartine éclaira ma route, et je passai. Mais alors, je n'espérais pas cette gloire d'être considérée comme son disciple, où même comme son reflet. Cette gloire que je n'ai pas méritée, et qui, pour quelques-uns, prive mes vers de leur propre inspiration".

Mme Penquer possède la première vertu chrétienne : l'humilité. Elle n'a pas honte d'être le reflet de la grandeur, elle s'en glorifie. Catholique, elle aspire à l'imitation de Jésus-Christ, poète, elle s'inspire des dieux poétiques : "Qu'on me pardonne ma religion et mes dieux dans un temps où ma religion est martyre et mes dieux insultés ! qu'on me pardonne en faveur des justes sentiments dont je suis pénétrée : la reconnaissance et l'admiration !"

Volontiers nous lui pardonnons et nous l'admirons pour ses sentiments qui ne courent pas les boulevards. Il faut plus de moines que d'abbés et chacun se croit une vocation de prier. Léocadie est la sagesse même. Elle ne veut pas se faire plus grosse que le boeuf et se réjouit de son chant de reinette. Dans le liminaire "à mes amis" de ses Révélation poétiques, elle plaide pour défendre "l'imitation" :

"Ne pourrais-je savoir de ceux qui m'ont fait le reproche de manquer d'originalité, ce qu'on entend par un poète original ? Chaque fois qu'on accuse, devant moi, la poésie contemporaine d'être déshéritée des fortunes de l'invention, je suis tentée de répondre comme Alfred de Musset :

-Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle :
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci ?

"Et qu'était-ce Pulci ? Un cynique mis à l'index, le promoteur de Berni peut-être ; de Berni qui donna au genre l'autorité de son nom et fut cependant un imitateur !" Elle conclut après avoir signalé d'autres divins imitateurs : Racine, Corneille, Molière :

"Promoteurs ou non, les poètes sont tous des traducteurs. Quand ils ne traduisent pas l'homme, ils traduisent Dieu : c'est toujours l'humanité, c'est toujours la divinité qui les inspire. Tous prennent leur feu au même foyer ; mais si le foyer est le même pour tous, le feu dont chacun s'alimente n'est pas égal en ardeur et en durée. Seul le génie peut ravir au ciel l'é-tincelle de Prométhée ; seul il peut ranimer cette flamme dont les disciples seront éclairés".

Ces sentiments ne sont plus de mise. Le génie ne se force pas. On naît avec lui et souvent on en meurt. Le béni ou le malchanceux dépositaire n'y est pour rien. Quel désir morbide pousse à ne vouloir fouler que les terres vierges, ou personne n'a semé, où il ne peut rien germer ; et il nous faut assister à ces affligeants spectacles joués par de faux originaux sous de risibles déguisements : bellâtres récitant des phraséologies creuses sous des auréoles de papier d'argent, défilé pompeux de nègres oxygénés et de barbes postiches sur des trognes alopètes.

Mme Penquer conçoit la noblesse des seconds rôles et connaît la mesure de ses forces, consciente de sa vocation de disciple, elle sait recevoir "le rayon jailli du soleil". Pour elle, admiration, imitation c'est tout un. Aimer c'est se confondre. Modelée par ses engouements, elle renouvelle son art en aimant diversement. Lamartinienne pour les Chants du Foyer, elle s'illumine de rayons hugoliens lorsqu'elle est honorée de Révélation poétiques. Victor Hugo - encore lui, on le trouve empressé, attentif, et courtois auprès des muses - la flatte au point de lui faire perdre tout bon sens. Recevant de Jersey des missives admiratives s'adressant à



MADAME AUGUSTE PENQUER

(Dessin de Ludovic Alleaume)

un confrère, presque à un égal, lui inspire des vers de mirlitons où elle renvoie la note à son duetiste avec autant d'enflure s'il est possible. Il lui dit : "Avancez hardiment dans la voie sacrée où vous avez fait un pas presque avec épouvante".

Elle répond :

Quoi! je pourrais planer dans le monde où tu planes ?
Quoi! je pourrais t'y suivre, enfin ?.. Mes mains profanes

Pourraient y cueillir des rayons ?
Les prendre à ces soleils que ton regard reflète,
Afin d'illuminer mon regard de poète,
Avec des constellations ?

Lui :

"Les idées vraies vous appellent et vous veulent : encore quelques pas, et vous serez en pleine lumière jaillissante".

Elle :

Victor Hugo, c'est à toi-même,
O réformateur, c'est à toi
De refaire une loi suprême !
O maître!.. ce n'est pas à moi !

Lui :

"Vous appartenez à l'avenir, maintenant : et ce que l'avenir tient, il ne le lâche pas".

Elle :

Mais toi!.. Toi, l'avenir t'écoute.
L'avenir, ce mythe voilé
Qui te dit de suivre ta route,
A moi, ne m'a jamais parlé.

L'influence des maîtres diminue en proportion de leur éloignement dans le temps et dans l'espace. Ce principe est démenti par l'exil de Hugo, il augmente son autorité. Pour les jeunes générations poétiques, il est Dieu le Père, et qui plus est, un père qui répond aux prières par des épîtres enflammées. Les autres notoriétés ne tiennent leur autorité que par participation; lui, possède la plénitude du sacerdoce poétique.

Personne n'ose le contester sous peine d'excommunication es-lettres. Lui, si discret au sujet des talents susceptibles de rivaliser avec le sien, il ne craint pas d'encenser la piétaille poétique pour en faire de bonnes troupes.

Pierre Mille dans son astucieuse Anthologie des humoristes (1) ne se contente pas d'y insérer des "professionnels du rire". Des auteurs inattendus y trouvent leur fauteuil. Hugo a le sien à cause de ses pièces satyriques, ses vers amusés. A notre avis, son humour va au-delà. Qu'un humoriste étudie en spécialiste son jeu d'hyperboles, avec elles, Hugo atteint une forme particulière d'euphorie joyeuse qui doit être assimilée par son lyrisme grotesque à de l'humour. Ses enthousiasmes littéraires, ses lettres adressées aux jeunes confrères ou consoeurs, réunies en volume composeraient une fresque comique où seul un Hugo par tour de force peut échapper par la porte du léger, du badin, du lyrisme outré au ridicule. On ne peut se défendre de voir un clin d'oeil malicieux dans ses dithyrambes. Il use et abuse des jeux de mots et d'images; le roi des poètes s'amuse. Si de fragiles têtes de poètes ne s'y laissaient pas prendre; nous pourrions en toute liberté en sourire. Sans le prendre au vrai, nous le prenons au sérieux, son art est ici tout entier fourmillant de justesse et de beauté. Ces amusements épistolaires sont en tout point admirables, par l'aisance du style, par le débit astucieux des métaphores, art souverain d'autant plus que le sujet maintes fois ne justifie pas une si belle exaltation. Il sait trouver le mot à relever; et dans une plaine d'une si grande platitude, il trouve un petit mamelon d'art dont il fait une montagne. Le peintre ne fait-il pas preuve de sa maîtrise à extasier d'art un objet banal et vulgaire, en faisant d'une nature morte un tableau débordant de vie et de lumière.

La critique, sous la dictée de M. Vapereau,

(1) Librairie Delagrave, 1925

se fait plus réticente à reconnaître le talent de Mme Penquer et réprouve les élans des grands noms qui osent écrire sans rougir - ici c'est Lamartine qui est visé - "Cette poésie est une des plus belles pages que j'aie lues". Vapereau remet à leur place les épanchements de cette prose lyrique : "Pourquoi porter dans la critique les hyperboles de la galanterie, et, se prêtant aux faiblesses de l'amour propre enivrer une pauvre muse d'hommages et d'encens?"(2)

Elle aimait la poésie comme sa soeur. Elle ne cherchait pas d'ambrosies neuves, elle rencontra la douce ivresse poétique dans chacune de ses coupes, qu'elle évoquât la famille, son cher pays, la pureté ou la joie. Le dernier des poèmes des Révélation poétiques est la confession d'un poète comblé. Les "grands poètes" nous exaltent par le récit de leurs échecs grandioses, leur escalade impossible des cieux. Elle est un poète sans histoire.

J'ai rencontré ma muse, un jour, sur la montagne:
Elle était seule au sein des fleurs de ma Bretagne.
Elle portait un luth dans ses bras palpitants.
Le vent des mers jouait dans ses cheveux flottants.
Je crus voir Erato de myrthe environnée,
Erato par l'amour d'Apollon inspirée.
Mais non, ce n'était pas une soeur d'Apollon:
Ma muse était chrétienne et, née en mon vallon,
Le feu du pur amour l'inondait d'étincelles;
Le feu de l'espérance enflammait ses prunelles
.
O ma muse, laissons la foule et les tempêtes
Passer dans notre route et gronder sur nos têtes!

Ne souhaitons meilleure félicité et meilleure réussite à ses confrères rimeurs. Elle ne s'envole pas au-delà du possible de ses ailes et elle aboutit à merveille là où ont achoppé les ambitieux.

(2) l'Année littéraire et dramatique, 1864